



Peter Dooly, 100 Years Ago (Carnegie), 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS  
D'INTRODUCTION À  
LA PSYCHANALYSE  
2021

Renseignements :

Éric Zulliani, eric.zulliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE  
DE NANTES

[www.sectioncliniquenantes.fr](http://www.sectioncliniquenantes.fr)

Renseignements :

Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan

Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



# Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :

*Ce qui vous angoisse*

Septième Leçon, avril 2021 : lecture du *Séminaire X, L'angoisse*, chapitres 16 à 18.<sup>1</sup>

## Corps érogène, prélèvement corporel, limites du corps

par Remi Lestien

Introduire la notion du corps érogène est propre à stimuler l'esprit, mais nous aurions tort de n'en rester qu'à l'imaginaire de cette érotisation. Pour le dire simplement, le corps érogène est le corps en tant que pris dans la machinerie du désir. Lacan nous amène dans ce séminaire à saisir en quoi le corps doit s'entrevoir comme corps vivant. C'est avec le vivant de ce corps qu'il faut envisager tant les *conditions* du désir — soit une captation sur le corps de l'Autre — qu'aussi bien la *cause* du désir — soit un morceau de son propre corps comme arraché à l'ensemble.

De son origine à sa satisfaction, le désir est enraciné dans le corps, dont il faut opérer un prélèvement pour lui donner son caractère érogène. Ces lambeaux, liés à notre dépendance au langage, sont recouverts par nos formations subjectives. Mettons au premier rang le fantasme, qui nous camoufle l'angoisse qui lui est subséquente. On pourrait dire que le corps érogène n'est jamais bien loin du corps anxiogène.

L'idée de prélèvement corporel implique une coupure, et la question des limites du corps introduit à ce que nous avons déjà abordé, les enjeux de la topologie, et tout particulièrement en ce qu'ils logifient les rapports du sujet à l'Autre, mais également ceux du sujet à son propre corps.

Pour commencer légèrement, considérons tout d'abord les titres que Jacques Alain Miller a donné aux trois chapitres du séminaire que nous avons à travailler aujourd'hui : "Les paupières de Bouddha", "La bouche et l'œil" et "La voix de Yahvé". Chacun est évocateur de ce qui est en question dans l'économie du désir et de son rapport à l'angoisse.

"Les paupières de Bouddha" : ici, ce sont les limites qui sont mises en avant. Il en est souvent question, et l'on verra se succéder la circoncision, l'enclos des dents, les lèvres, la marge anale... On

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

ne sait pas ce qu'est l'objet, mais on peut en cerner les limites. Les diverses ritualisations, comme le maquillage, les œuvres d'art – et l'érotisme bien sûr –, jouent de cet artifice.

“La bouche et l'œil” : là, c'est l'organe qui est pris en compte, l'organe comme séparable et pourtant toujours présent. Ce qui a été prélevé sur le corps est un objet séparé, mais toujours présent en tant que lieu d'une jouissance active à l'insu du sujet. Cette séparation n'est pas vraiment l'œuvre de l'Autre mais elle n'est pas sans l'Autre. C'est une des difficultés d'appréhension de ces chapitres... et de l'expérience humaine.

“La voix de Yahvé” : cette fois, c'est la fonction de l'objet qui est mise en exergue. Fonction qui intervient dans l'économie du désir, en rapport tant avec l'angoisse qu'avec l'Autre : dans ce séminaire, cette fonction s'exerce donc à la limite entre symbolique et réel.

Ces trois chapitres fourmillent de références en tous genres — références tant à la culture universelle qu'à des notions fines d'anatomie comparée, ou encore à l'ethnographie. Lacan développe par exemple longuement ce qu'il a tiré de l'observation d'une grande statue de Bouddha qu'il a admirée lors d'un séjour à Kamakura, l'ancienne capitale du Japon. Il y a quelque années, Jean Louis Gault avait fait une analyse passionnante de ce chapitre 16 — vous pouvez retrouver son texte sur le site de la Section Clinique de Nantes.<sup>2</sup>

## La cause

Il n'y a désir que de cause. Éric Zuliani avait commencé à bien distinguer l'objet visé par le désir (pour le dire simplement, celui dont on attend une satisfaction, ne serait-ce que de nous faire vivre), et celui qui cause le désir. Jacques-Alain Miller a mis en exergue du chapitre 16 “La cause, syncope de l'objet.” Formulation ramassée, utile à nous donner un cadre et à révéler ce qu'il y a de neuf dans ce séminaire.

Rappelons d'abord l'importance de ce terme de *cause*, que l'on retrouve dans le nom même que Lacan a donné à l'école qu'il a créée en février 1980, *École de la Cause freudienne*.

Dans ce chapitre, la cause est introduite par un repérage topologique — c'est un « Lieu subtil (...) de rayonnement ultra-subjectif. »<sup>3</sup> Essayons de décrypter ce syntagme obscur. *Subtil* a ici le sens de ce qui est de peu de consistance, impossible à saisir, mais qui a une action bien réelle. Son rayonnement subjectif indique qu'il provient d'un lieu au-delà du sujet du désir — soit une coupure entre ce lieu et le sujet du désir qui, lui, est supporté par la chaîne signifiante. C'est ce que Lacan développe cette année avec l'élaboration topologique d'un manque irréductible au signifiant.

En tout cas il convient de bien cerner cette question de la cause, qui a toujours agité philosophes et métaphysiciens. Et il faut la distinguer fermement de l'enchaînement causes-effets. Cette distinction, pourtant cruciale, est désormais effacée par les tenants des divers scientismes, qui pensent faire de la science au nom du chiffrage de n'importe quel effet obtenu sur l'individu humain.

Ceux-ci devraient pourtant se souvenir de ce que Claude Bernard affirmait comme essentiel dans son livre posthume, *La science expérimentale* (1878). Il exhortait tous ceux qui se mêlent de science

---

<sup>2</sup> J.-L. Gault, « Zen et Nom-du-Père », <http://www.sectioncliniquenantes.fr> > Quelques textes de la Section Clinique de Nantes.

<sup>3</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 248.

à ne jamais confondre les causes et les conditions. Seules les conditions de manifestation des phénomènes nous sont accessibles, alors que les causes premières nous échappent.

D'un côté, on a la chaîne des signifiants, avec l'enchaînement des effets, qui est le champ exploré par la pensée scientifique occidentale. C'est le domaine de l'*objectivité*, sur lequel la majorité s'accorde. D'autre part, nous avons le champ de la Cause, pour lequel Lacan a créé le terme d'*objectalité*. Avec ce terme, Lacan objecte à la causalité des métaphysiciens et des philosophes en affirmant la prise du corps dans ce lieu, et en élaborant l'objet *a*. Il se distingue de la science qui, elle, laisse tomber la question de la cause avec l'espérance obscure qu'au bout de l'histoire, cette question aura disparu. Il n'y aurait alors plus aucun trou dans le réel. Cette illusion des lendemains qui chantent est sans doute nécessaire, mais elle ne concerne pas le scientifique authentique lui-même qui, lui, reste au contraire hanté par la cause.

En tout cas, "La cause, syncope de l'objet" dit bien la coupure entre la cause et l'effet. La cause ne peut résider dans la continuité des effets — autrement dit, il y a un *gap* entre la cause et l'effet. Autrement dit, il n'y a aucun rapport entre la cause et les effets — vous pouvez entendre déjà là ce qui sera de multiples fois affirmé ensuite : il n'y a pas de rapport... sexuel.

L'être humain ne peut être réduit à sa prise dans le signifiant, ou plutôt, cette prise dans le signifiant doit être rapportée au corps vivant. La cause est logée dans la tripe.<sup>4</sup> Lacan précise même qu'il y a une hantise de la tripe causale. L'existence humaine est hantée par cette prise dans le vivant. La fonction du fantasme est alors non seulement de soutenir le désir, mais également de permettre que le sujet puisse vivre en ignorant cette hantise. À l'inverse, quand apparaît l'angoisse, celle-ci est signal que l'on s'approche de la cause et donc de la racine de son désir. C'est en cela que l'angoisse lacanienne est une boussole clinique irremplaçable. Lacan résume simplement l'enjeu de l'expérience analytique, « L'homme qui parle, le sujet dès qu'il parle est déjà, par cette parole, impliqué dans son corps. »<sup>5</sup>

## La coupure

Pour rassembler tout ce que je viens de développer, affirmons que d'une part il n'y a de cause que dans une discontinuité, et d'autre part que cela concerne le vivant. Cela revient à compléter ce que nous avons déjà abordé à partir de la fonction du manque. J'avais avancé que l'on pouvait considérer la vie comme une clinique du manque, une clinique du vivant, de ce qui nous fait vivre. Ce manque n'est pourtant que la conséquence de la coupure, comme manque en attente de satisfaction. En tout cas, dans l'expérience analytique, cette place du manque est corrélative de ce sur quoi Lacan insiste massivement, la coupure. Ainsi, « La coupure est un terme essentiel au champ du sujet. »<sup>6</sup>

Pas de cause sans coupure. Ce qu'il avance de vraiment original et subversif c'est que cette coupure a comme lieu le corps, le corps même en tant que vivant. Je cite Lacan : « La séparation essentielle avec une certaine partie du corps, un certain appendice, devient symbolique d'une relation fondamentale au corps propre pour le sujet désormais aliéné. »<sup>7</sup> De fait, la coupure dans le

---

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 250.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 253.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 273.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 247.

symbolique et le corps, la séparation produit un reste qui n'est pas significantisable : irréductible au signifiant, non dialectisable.

Le mot même de *séparation*<sup>8</sup>, qui apparaît dans ces chapitres, indique que l'entrée dans le langage s'accompagne d'une perte, d'une part sacrifiée, arrachée à nous-même, qui est en quelque sorte ce que nous devons perdre pour entrer dans la vie en tant qu'êtres parlants. Elle implique une partition dans le corps.

« C'est cette part de nous-même qui est prise dans la machine, et qui est à jamais irrécupérable. »<sup>9</sup> « C'est par quoi c'est toujours de notre chair que nous devons solder la perte. »<sup>10</sup>

La perte de cette part de vivant n'est pas méconnue par les grandes œuvres universelles. La pièce de Shakespeare *Le marchand de Venise* le précise, avec son histoire de livre de chair à rembourser. Mais le langage populaire tente lui aussi de nommer la cause dans le langage, et nous avons tous pu entendre quelqu'un caractériser une personne par un de ses organes – une grande gueule, un cul pincé, un grand cœur, un regard louche, une fine bouche... une langue de vipère, un coco bel œil, une bégueule.... C'est comme si l'objet, d'être évoqué, pouvait être récupéré et mis au-devant de la scène — en tout cas c'est la nomination, certes naïve mais souvent très juste, d'un symptôme.

Sur son autre versant, cette coupure est utilisée par tout un chacun, et mise en scène dans les rapports sociaux. Par exemple, l'expérience humaine la plus triviale et la plus commune des jeux de séductions camoufle ou révèle le corps érogène en jouant sur les lieux de cette coupure. Comme nous ne savons pas ce qu'est l'objet, nous cherchons à en cerner les limites. Tout y concourt. Pour mettre en valeur ce qui n'existe pas, nous nous servons des vêtements, du maquillage, sans parler de l'expressivité du corps, générale ou localisée.

## Le désir

Nous savons depuis Freud ce que désirer veut dire. Sur l'autre scène, l'inconscient, c'est la possibilité même de penser, d'avancer dans la vie et de rester vivant. Lacan, dans ce séminaire revivifie la dialectique du désir en l'appuyant sur deux points, le corps et la coupure.

Ce que révèle l'expérience analytique, « c'est que nous ne sommes objets du désir que comme corps (...) le désir reste toujours au dernier terme, désir du corps de l'Autre et rien que désir de son corps. »<sup>11</sup> « Le désir, je vous apprend à le lier à la fonction de la coupure ». <sup>12</sup>

Cette fonction, instrument électif de ce séminaire, est liée irrémédiablement à un manque. « (...) et l'angoisse est seule à viser la vérité de ce manque (...) si nous voulons comprendre ce dont il s'agit dans la fonction du désir nous devons repérer ce que j'appellerai le point d'angoisse. »<sup>13</sup> Ce point d'angoisse est distingué avec soin du point du désir.

---

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 273.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 249.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 255.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 249.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 266.

<sup>13</sup> *Ibid.*

Il nous faut donc entrer maintenant plus précisément dans l'étude des objets que cette coupure arrache au corps. À chaque fois, nous aurons à nous y retrouver dans la topologie de l'intersection entre symbolique et réel.

### **L'objet oral comme modèle**

Traditionnellement, dans la théorie analytique, on reconnaissait à la pulsion orale une importance liée à son caractère originaire — Lacan, lui, va la situer comme essentielle, non dans sa chronologie mais par sa structure.

L'organe de la pulsion orale, c'est la bouche et la bouche est un trou. Un trou c'est mystérieux, inconnaisable et l'appréhension de ses bords nous donne un terrain plus assuré. La bouche est bordée par les lèvres qui sont l'incarnation même de la coupure. Ces lèvres sont en effet le lieu de la succion mais également l'instrument qui sert à moduler l'expression orale, et tout particulièrement les articulations dites labiales. À ces fonctions alimentaires et vocales, il faut ajouter une fonction plus générale, érogène. Les lèvres sont un lieu du maquillage, mais également de ritualisations diverses quand elles sont percées, étalées ou triturées de mille façons... sans parler du rapprochement tendre avec le corps de l'autre.

Mais ce qui est structurellement originel, c'est la fonction alimentaire des premiers mois après la naissance. Examinons les rapports du nourrisson avec le sein — à qui appartient-il, à l'enfant ou à la mère ? C'est un organe ambocepteur — il est des deux côtés —, mais pour ce qui intéresse le petit sujet, il est crucial d'en repérer la topologie. Il nous faut donc concevoir que c'est entre la mamme et l'organisme maternel lui-même que réside la coupure.<sup>14</sup> L'enfant forme avec ce sein une unité et il y a donc toute une topologie disons mœbienne entre l'enfant et la mère — ni envers ni endroit, mais passage de l'un à l'autre avec la seule possibilité de repérage qu'est l'objet *a*.

En arrière des lèvres se situe l'enclos<sup>15</sup> des dents avec la possibilité de morsure qui permet d'isoler fantasmatiquement l'objet mamelon, qui déjà se présente comme un objet non seulement partiel, mais sectionné.<sup>16</sup>

Quelque chose doit être coupé pour pouvoir entrer en fonction. La pulsion orale est assouvie par la coupure de ce mamelon, section qui ne s'opère pas qu'entre l'objet sein et la mère, mais entre l'enfant et celui-ci. Lacan avance qu'il y a une homologie entre la rupture primordiale du sevrage et la séparation du nouveau-né d'avec le placenta et ses membranes qui formaient l'unité intra utérine qui vivait comme parasite de la mère.

La langue vient encore complexifier cette topologie entre le petit sujet et le mamelon, et l'on peut assez facilement imaginer l'enfant comme un petit vampire qui va chercher chez sa mère la source vivante et chaude de sa nourriture. C'est une comparaison un peu approximative mais éclairante. « Le rapport à la mère, pour autant qu'il se profile dans l'image du vampirisme, voilà ce qui nous permet de distinguer le point d'angoisse du point du désir ».<sup>17</sup>

Le point du désir c'est le point de leurre où le désir cherche à se satisfaire, tandis que le point d'angoisse, évoqué ici par l'aura d'angoisse qui entoure l'image du vampire, est au niveau de la

---

<sup>14</sup> *L'angoisse, op. cit.*, p. 269.

<sup>15</sup> On trouve cette expression dans l'Iliade et l'Odyssée à de nombreuses reprises.

<sup>16</sup> *L'angoisse, op.cit.*, p. 268.

<sup>17</sup> *L'angoisse, op. cit.*, p. 272.

mère, là où la source pourrait se tarir. La mère est le lieu de l'angoisse comme instance qui viendrait à manquer réellement.

C'est d'ailleurs cette distinction entre le point du désir et le point d'angoisse qui permet de saisir les toujours terrifiantes anorexies du nouveau-né. Le nouveau-né, pris dans un engrenage où l'angoisse est inéluctable, retourne la situation en se faisant objet manque pour angoisser la mère.

### **L'objet ambocepteur**

Nous avons vu que le sein de la mère (il en serait de même du biberon) se situe à l'intersection entre la mère et l'enfant. Mais n'en est-il pas toujours ainsi du corps érogène ? C'est le sens qu'il faut donner au titre de cette leçon. À qui appartient la bouche dont le manque est appuyé par le maquillage des lèvres ? C'est bien le problème du corps érogène qui circule dans les relations humaines. Est-il celui de qui s'apprête, se maquille et tout simplement se montre, ou celui de celui qui est séduit par un point du corps de l'Autre. Souvenez-vous du regard de la petite Marie Claude Sureau — appartenait-il à la mère ou à elle ?<sup>18</sup> Vous pouvez multiplier les situations, elles resteront nécessairement ambiguës. C'est tout l'intérêt de la vie sociale, mais tout aussi bien la source de malentendus parfois dramatiques quand ils se soldent par un passage à l'acte. C'est parfois à la Justice, dont c'est la fonction de « répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance. »<sup>19</sup>, de s'en dépêtrer et de trancher.

L'expérience analytique permet, elle, de repérer les enjeux de cette ambiguïté et d'éclairer tant sa fonction dans le fantasme, que sa topologie dans le désir. Dévoilement des Mystères du corps érogène et du mystère de l'inconscient — c'est déjà s'intéresser à ce qui nous aliène à l'Autre et à ce qui nous en sépare réellement.

### **Le phallus**

Jusqu'à ce moment de l'enseignement de Lacan, le phallus avait une fonction éminente dans le registre signifiant. Signifiant de la signification, mais surtout déjà signifiant marqué du moins, le moins du manque à être. Il fallait jusqu'alors en passer par la dialectique de l'être et de l'avoir pour s'y retrouver dans le rapport entre les sexes.

Mais avec ce séminaire *L'angoisse*, la jouissance se libère du carcan signifiant et de sa prison phallique. On verra à la fin du séminaire quelle place tient le phallus parmi les objets *a* pour donner corps à la jouissance, mais examinons déjà quelle homologie Lacan en fait avec l'objet oral. Il s'agit toujours de situer les points du désir et de l'angoisse.

Pour aller vite, ce qui importe dans cet objet phallique, c'est le moment très particulier de la détumescence. L'homologue du point d'angoisse oral, c'est l'orgasme lui-même comme expérience subjective. L'orgasme, de toutes les angoisses, est la seule qui s'achève réellement, nous dit Lacan. La détumescence devient alors un modèle de la séparation d'avec une partie du corps. Il s'agit bien en effet d'une privation de l'organe, et donc d'une modalité de la castration. Jacques Alain Miller le précise ainsi dans son commentaire : Lacan fait de la détumescence de l'organe, de sa carence, de

---

<sup>18</sup> Cf. la conférence de Marie-Claude Sureau à la session 2020-2021 de la Section Clinique de Nantes.

<sup>19</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par J.-A. Miller, p. 10.

l'évanouissement de la fonction phallique dans l'acte sexuel, « le principe de l'angoisse de castration ». <sup>20</sup>

« Le rapport phallique contient ainsi implicitement la privation de l'organe. » <sup>21</sup> Gardons désormais, sous la notation moins phi ( $-\phi$ ), cette perte de jouissance qui n'est en rien liée à l'œdipe et encore moins à un manque féminin, comme l'avait souligné Éric Zuliani la fois précédente.

## L'œil

Maintenant que nous avons la structure du rapport de l'objet au désir, nous pouvons tenter de nous y retrouver avec les autres objets. Si Lacan revient longuement sur l'œil — et sa recherche parcourt les trois chapitres —, c'est que la topologie de l'objet scopique est particulièrement difficile à saisir.

Certes, l'œil est l'organe du désir par excellence — nous y reviendrons à la fin — mais là plus qu'ailleurs, l'objet  $a$  est véritablement masqué. Ce qui met d'autant plus en avant les paupières — car c'est d'évidence, moins on connaît l'objet, plus on se sert des limites qui l'entourent. L'importance de celles-ci est d'ailleurs soulignée par le titre du chapitre 16.

L'œil est comme un miroir qui organise le monde en espace. On pourrait imaginer tout un jeu de reflet entre ce miroir et un autre miroir, avec la création infinie d'images entre-reflétées. Cependant, toutes ces images seraient vaines s'il n'y avait pas dans le montage un sujet — un sujet parlant qui désire.

À partir de ce qu'il a vu dans les temples bouddhistes du Japon, Lacan va explorer la topologie du regard. Les statues du Bouddha ont une particularité, elles ont les paupières closes. L'ouverture de l'œil est juste marquée d'un discret relief qui est lié à l'application des deux paupières l'une sur l'autre. L'œil n'est pas ouvert dans ces statues. Je vais directement à l'essentiel : cette ligne entre les paupières est le lieu où se conjoignent le point du désir et le point d'angoisse, sans se confondre. Un point zéro où semble régner un équilibre entre ce qui est visible et ce qui est invisible. Un point de suspension propice à la méditation ou la contemplation qui nous protège de la fascination pour le regard de l'Autre. Ce point zéro nous protège du regard, tout en nous indiquant sa présence.

Lacan ajoute une petite notation sur le caractère asexué de ces grandes statues — ce qui fait que cette figure peut prendre ainsi à sa charge le point d'angoisse tout entier et suspend, annule apparemment tout le mystère de la castration.

À l'inverse, les caractères érogène et anxiogène de la pulsion scopique réapparaissent lorsque l'on s'écarte de ce point zéro.

« Il suffit d'apporter une tache dans le champ visuel pour voir où s'attache vraiment la pointe du désir. » <sup>22</sup> Pensons d'abord au grain de beauté, rien de plus aveugle qu'une tache, mais rien aussi de plus étrange... cela attire, et nous ne pouvons ignorer que ce point nous regarde et que nos yeux doivent s'y soumettre. Sur le versant érogène, c'est même utilisé comme point de mascarade et de

---

<sup>20</sup> J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan, *La Cause Freudienne* n°58, pp. 60 à 100.

<sup>21</sup> *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 274. C'est bien la castration, à savoir que la relation à l'objet dans le rapport phallique contient implicitement la privation de l'organe.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 293.



séduction ; et sur le versant anxiogène, chacun sait que certains ne peuvent s'empêcher d'en parler pour s'éviter l'angoisse.

Le regard aveugle, dont Lacan trouve un support dans le dernier plan de la *Dolce Vita* de Fellini, est propre à nous indiquer, par l'angoisse provoquée, que cet objet nous est véritablement arraché.<sup>23</sup> Cette angoisse est la vérité de ce à quoi nous avons affaire, car le regard est véritablement partout, omniprésent. En reprenant la parole de Saint Mathieu<sup>24</sup> nous pourrions dire que nous avons des yeux pour ne pas voir... Ne pas voir que dans le spectacle du Monde nous sommes des êtres fondamentalement regardés. Ce qui pouvait autrefois être ignoré, éclate désormais pour tous avec cet objet regard tapis dans le moindre objet numérique à notre disposition.<sup>25</sup> Voir, c'est oublier l'objet regard.

Il faut toutes les manœuvres du névrosé pour situer le regard dans l'Autre. Avec son fantasme il se complaît dans les échanges de regard<sup>26</sup>, qui sont multiplication de demandes à l'Autre pour saisir son désir : douces interrogations de l'amoureux ou sourdes inquiétudes sur la méchanceté de l'intention de cet autre.

Souvenez-vous de l'exemple de Marie Claude Sureau, dont Françoise Pilet et moi avons repris un des détails cruciaux de sa passe. Il lui a fallu une dernière fois repérer chez son analyste la localisation du regard moqueur, auquel elle était depuis toujours soumise, pour poser l'acte de l'entrée dans la procédure de la passe. Le regard localisé dans l'Autre offre une garantie, une protection au névrosé dont il est difficile de se défaire.

Pour terminer sur cet objet, rappelons le regard de la gouvernante du film *Rébecca*. C'est Hitchcock lui-même qui nous manipule pour localiser le regard et nous rendre, nous les spectateurs, angoissés.

Et encore dans le cinéma, mais à propos du tout premier film de Luis Buñuel, un court métrage, *Un chien andalou*. Le premier plan montre un œil en train d'être ouvert par un bistouri, un travelling arrière vient révéler opportunément qu'il ne s'agit que de l'œil d'un veau mort, mais la farce surréaliste a néanmoins fonctionné, révélant dans l'horreur l'enjeu de toute notre activité visuelle.

## La voix

Je vais être plus rapide sur l'objet voix. Lacan introduit cet objet à partir d'un article de Théodore Reik sur le schofar.<sup>27</sup> Cet instrument de musique produit un son au caractère profondément émouvant et remuant. On l'entend lors de cérémonies importantes qui visent à rendre présente la voix de Dieu en lui donnant un caractère oraculaire. Cérémonies qui ont la fonction de faire se souvenir du pacte entre le peuple juif et Dieu. « L'intérêt de cet objet est de nous présenter la voix sous une forme exemplaire où elle est d'une certaine façon, en puissance d'être séparée. »<sup>28</sup> C'est

---

<sup>23</sup> *Ibid* : « Voilà ce par quoi nous sommes le plus regardé, et qui montre comment l'angoisse émerge dans la vision au lieu du désir que commande *a*. »

<sup>24</sup> *Évangile selon Saint Mathieu*, XIII, 13 : "Ils ont des yeux pour ne pas voir". (Phrase que l'on retrouve également dans le Coran).

<sup>25</sup> Nous renvoyons au beau livre de Gérard Wajcman, *L'Œil absolu*, Denoël, 2010.

<sup>26</sup> L'œil de l'autre est ici un objet postiche pris en charge par le fantasme du névrosé.

<sup>27</sup> (Wikipedia) : Le chofar est utilisé, à la fin de l'office du matin, du dimanche au vendredi inclus durant le mois d'Eloulet lors des fêtes de Roch Hachana et de Yom Kippour. Il est de coutume chez certains juifs de tradition algérienne d'en sonner avant « *véhou ra'houm vé'hanoun* » après le Kaddich de la prière du soir, après le jeûne de Tisha Beav.

<sup>28</sup> *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 289.



littéralement la Voix qui est présentifiée avec sa fonction qui est de produire des sons immédiatement proches du signifiant.

Dans « Subversion du sujet », on peut lire cette phrase : « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. »<sup>29</sup> Ces dits premiers permettent de situer la voix dans l'Autre.

De cet arrachage de l'objet voix et de sa localisation dans l'Autre, on peut avoir une petite idée lorsque l'on écoute sa propre voix enregistrée... c'est comme si elle nous était devenue étrangère avec une discrète coloration d'inquiétante étrangeté. Mais cela est encore beaucoup plus probant dans l'expérience de la psychose, où la voix, de ne pas être localisée, vient hanter le sujet sous la forme d'hallucinations. Et dans l'autisme il peut même y avoir une véritable rétention de l'objet voix qui ne peut se séparer, et dont la jouissance envahit le sujet, avec souvent pour conséquence le mutisme que nous connaissons. Non coupée de son support, elle devient tripe encombrante et inquiétante, témoignant, ici, du clivage radical entre cet objet et le signifiant.

### **Le fantasme**

La fonction de la coupure est en permanence niée collectivement par le bon sens, par toutes les psychologies et plus généralement par la vie sociale. Pour le sujet lui-même, c'est le fantasme qui assure sa protection contre le réel, en effaçant la coupure et en tentant de rendre spécularisable l'objet  $a$ . Lacan y revient à plusieurs reprises dans les pages que nous lisons ce soir. Je me contente d'en présenter trois citations :

« Si ce qu'il y a de plus moi-même est dans l'extérieur, non pas tant parce que je l'ai projeté que parce qu'il a été de moi coupé, les voies que je prendrai pour sa récupération offrent une tout autre variété. »<sup>30</sup>

« Le fonctionnement du désir — c'est-à-dire du fantasme, de la vacillation qui unit étroitement le sujet au  $a$ , ce par quoi le sujet se trouve suspendu, identifié à ce  $a$  reste — reste toujours élidé, caché, sous-jacent à tout rapport du sujet à un objet quelconque, et il nous faut l'y détecter. »<sup>31</sup>

« C'est en quoi le support le plus satisfaisant de la fonction du désir, à savoir le fantasme est toujours marqué d'une parenté avec les modèles visuels où il fonctionne communément, et qui, si l'on peut dire, donnent le ton de notre vie désirante. »<sup>32</sup>

Remi Lestien

---

<sup>29</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 808.

<sup>30</sup> *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 273.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 291.